

La Revue Canadienne publie un Album littéraire et musical, paraissant tous les mois, par livraison de 32 pages de matières littéraires et 4 pages de musique. Les douze livraisons de l'année forment la matière de 10 volumes ordinaires.

ON S'ABONNE :

À Montréal, AUX BUREAUX No. 15, RUE ST. VINCENT.

À Québec, CHEZ M. F. X. JULIEN, MAISON DE LA CORPORATION.

La Revue Canadienne

DU MONDE POLITIQUE, RELIGIEUX, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL, ET COMMERCIAL.

LOUIS. O. LE TOURNEUX, RÉDACTEUR EN CHEF.

Éducation.

Industrie.

Progrès.

PARAISANT LES Mardi et Vendredi

CONDITIONS D'ABONNEMENT. (Payable d'avance.)

Abonnement au Journal semi-hebdomadaire seul, par an, en avance, \$1 0 0
Abonnement à l'Album Mensuel, Littéraire et Musical, seul, par an, en avance, \$1 0 0
Aux deux publications réunies, par an, en avance, \$2 10 0

FRUX DES ANNONCES.
Six lignes et au-dessous, première insertion, 2c. 44.
Dix lignes et au-dessous, première insertion, 3c. 44.
Au-dessus par lignes, 4c. 44.
Toute insertion subséquente, le quart du prix. (Afranchir les lettres.)

Programme

DE LA Revue Canadienne POUR L'ANNÉE 1847.

En commençant nos travaux de 1847, nous croyons devoir faire part à nos lecteurs, de nos projets et de nos espérances pour l'avenir de nos publications, et des changements et améliorations que nous nous proposons de faire à notre journal pendant l'année qui commence.

Après deux années d'existence, l'expérience nous a prouvé que la grande difficulté, le grand obstacle qui s'oppose à l'avancement et aux progrès du journalisme en Canada, c'est l'absence d'un long crédit malheureusement encore trop répandu parmi nous. Un journal peut avoir et obtenir une large circulation; mais cette circulation, au lieu de lui être avantageuse et profitable ne peut que lui nuire et lui faire tort, si elle n'est accompagnée de remises certaines et régulières.

Pour le journal, le crédit est ruineux, il a pour résultat et pour conséquence la perte de temps, des frais de collection énormes, l'absence de tout énergie et indépendance dans le ton de la presse, qui font qu'au lieu de grandir et de prendre chaque jour une nouvelle force, une nouvelle influence, le journal traîne le plus souvent une misérable existence, qui ne peut être susceptible d'aider bien pour la société, et fait le désespoir de ceux qui s'engagent dans la carrière de la presse périodique.

Que le public ne trouve donc pas mauvais que nous l'entretenions aujourd'hui d'un sujet qui l'intéresse lui-même avant que nous, puisque tout le monde doit avoir à cœur le perfectionnement et l'amélioration du journalisme.

Regardons la société anglaise autour de nous, les efforts qu'elle fait pour soutenir la presse périodique, les cents feuilles qu'elle a déjà établies et réfléchissons qu'il faut partager avec eux ce quatrième pouvoir de l'état, si nous voulons combattre pour les trois autres et les conquérir à notre tour. Aujourd'hui le journal est devenu une nécessité, un besoin indispensable pour une société civilisée, mais pour nous qui sommes placés au milieu d'éléments hétérogènes, au milieu d'une population d'éléments divers nous par la religion, les mœurs et le langage, c'est une double nécessité; c'est un signe de malheur, un moyen de conservation de propagation de nos mœurs, de notre langue et de nos idées; sans une presse libre, indépendante et énergique, point d'esprit public, point de force et de puissance politique; au contraire, avec une presse active et vigilante, on doit acquiescer une grande influence; — Donnez moi, disait un grand homme d'état, un parlement vendu, une patrie servile et un gouvernement corrompu, mais donnez-moi en même temps une presse libre et je ne craindrai rien!

Il faut donc se donner la main pour affranchir la presse des entraves qui lui ont été créées; il faut d'abord sans laquelle elle ne peut rien; c'est le devoir de tout bon citoyen, de tout ami vrai de son pays, de travailler à élever et à améliorer la position du journalisme en Canada.

Nous demandons donc la coopération de tous nos compatriotes; nous voulons détruire ce misérable système de crédit qui ruine le journal, et l'empêche d'avancer. En Angleterre, en France et aux États-Unis, on les prix des journaux sont si élevés, les abonnements se paient invariablement d'avance. En Canada les journaux qui sont à si bas prix, ne sont payés qu'après de longs délais. N'est-ce pas absurde! La propriétaire de la Revue Canadienne, tout en se félicitant de la position que la faveur publique a faite à sa feuille et du grand encouragement qu'il a reçu en 1846, est bien déterminé à persister à exiger de la part de ses abonnés le paiement régulier de leur abonnement. C'est à cette pratique qu'il doit une partie de ses succès et qu'il peut promettre d'être au premier mai prochain, L'AGRANDISSEMENT DE SA FEUILLE.

AVIS IMPORTANT.

Nous le répétons encore il nous est impossible d'envoyer nos publications à d'autres, qu'à ceux, qui non seulement sont capables de payer, mais veulent payer et paient réellement.

Cette manière de faire les affaires est la seule, selon nous, qui puisse nous assurer un succès utile et une existence prospère. Sans remises certaines et régulières de la part de nos abonnés, point de progrès, ni d'améliorations; or, comme nous n'en sommes qu'à nos premiers pas dans la carrière du journalisme et que dans le siècle où nous sommes, le journal ayant tout autre chose à faire qu'à la tête et le symbole du progrès; comme nous voulons que chaque année de l'existence de la Revue Canadienne, soit marquée par de nouvelles améliorations et des progrès utiles, il faut que chacun remplisse ses obligations. Que ceux qui ne peuvent pas ou ne veulent pas payer, ne s'abonnent pas.

Nous recevons tous les jours des Abonnements à la Revue Canadienne et à l'Album de la part d'Instituteurs des différentes parties de la Province. Nous sommes heureux de les compter au nombre de nos lecteurs; l'intérêt que nous prenons aux progrès de l'éducation, nous a déterminé, durant cette année, à leur offrir nos deux publications, pour moitié du prix ordinaire d'abonnement.

L'année prochaine les mêmes avantages leur seront continués, mais à une condition expresse et sine qua non; c'est qu'ils s'abonnent pour une année et paient leur abonnement d'avance. Ainsi à l'avenir, les Instituteurs, qui veulent avoir la Revue Canadienne et l'Album pour quinze centimes par an, devront en s'abonnant ou renouvelant leur abonnement, pour un an payer d'avance. Autrement ils paieront le même prix que les autres.

Comme il est nécessaire que tous ces messieurs connaissent ces nouvelles dispositions de notre part, nous étendrons jusqu'au premier de mars prochain la période durant laquelle il devront se conformer à ces conditions ou renoncer aux avantages qu'elles offrent.

Ainsi, MM. les Instituteurs, payez donc votre abonnement pour 1847 d'ici au 1er Mars, vous gagnez par là 50 0/0.

Montréal 29 Décembre. 1846.

ÉTUDES HISTORIQUES.

ALLEMAGNE.

WEIMAR.

Il y a peu de temps encore, un jeune Russe des plus distingués, auteur de trois volumes de poésie française, M. le prince Elim Metcherski, s'éteignait à Paris dans la fleur de l'âge. Le fragment qu'on va lire de cet ouvrage et que nous croyons inédit, montrent avec quelle perfection le prince Elim maniait notre prose, et combien sa mort est une perte regrettable pour les lettres françaises.

Si jamais il vous prend fantaisie de reposer votre tête de tout ce grand bruit qui nous étourdit dans Paris, bruit de rues et de clubs, de télégraphie et de bourse, de journaux et de livres, de politique et de littérature, de philosophie et de religions diverses, prenez votre blouse d'artiste et votre bâton, ou bien installez-vous dans une voiture publique, ou bien encore faites claquer le fouet des postillons devant votre coupé anglais; mais dirigez-vous vers le Rhin, allez voir l'Allemagne.

La vous trouverez encore du mouvement; mais ce mouvement est tout intellectuel. L'esprit s'élève sur des ailes fantastiques et plane dans toutes les sphères de la création et de la pensée; il va demander à Dieu pourquoi Dieu a fait le monde; il revient demander à l'insecte, au bœuf à l'arbre, à l'homme, comment Dieu les a faits; il construit système sur système; il édifie ou détruit; il ruine pour édifier; il arline et il nie; il contemple, il sonde, il mesure, il rampe, il vole et il avance toujours.

Mais, tandis que l'esprit est en progrès, le cœur reste stationnaire; les sentiments, les mœurs, le caractère national, ne changent pas; les théories ne se font pas hommes; les passions ne se font pas peuple; l'idéal n'est pas le réel; la pensée ne devient pas action. Une idée a pris corps en Allemagne et passa dans la vie sociale, ce fut Luther. Depuis cette première grande révolution, qui probablement sera la dernière, l'Allemagne s'est repliée sur elle-même et vit d'imagination et d'affections.

La raison gravitait sans cesse autour du sentiment, axe immuable du monde moral en Allemagne, voilà l'Allemagne.

Or, vous trouverez le repos que vous cherchez des que vous aurez respiré cette atmosphère d'amour, de bienveillance, de bonhomie qui entoure le peuple allemand, deux parfums qu'exhalent les qualités du cœur. Ces qualités se résument en langue allemande par un seul mot: Gemüth (1).

Si donc vous venez à Dresde pour croiser les mains et prier le genou devant la madone de Raphaël, cette reine de toutes les madones que nous leuons l'Italie; si vous comptez visiter Berlin pour saluer le phare nouveau de la Germanie et voir un roi heureux de son peuple et un peuple heureux de son roi, vous rencontrerez sur votre route, à trente et quelques milles de Francfort et douze milles de Leipzig, une petite ville assise sur une petite rivière.

Dirigez-vous de la dépasser dans un moment de préoccupation, et si ce n'est votre arrivée, n'oubliez rien vite vos pas. Car cette petite ville est un caillou qui cache des diamants; cette vallée fut pendant un demi-siècle la capitale de l'intelligence germanique; le piédestal qui porta tant d'hommes célèbres et les montra à l'Allemagne étonnée; cette ville, c'est Weimar.

Il fut une époque où le cœur ducal de Saxe-Weimar ressemblait à l'ancien poète consacré à Minerve. Aussi, on appela Weimar l'Athènes de l'Allemagne. Philosophes, poètes, hommes d'art et de lettre se pressaient autour de la princesse Amélie, reine d'un haut esprit et d'un grand cœur. C'était la fête qui attirait et écouvait les génies. C'était une Médée allemande qui ne prit à ses écoliers d'Italie que leurs vertus. Dans sa modestie de Tiefth se réunissaient Herder, Wieland, Schiller, Humboldt, et tant d'autres. Leurs pensées sublimes, leurs vers devenus cosmopolites, leurs graves ou joyeux propos, retentissaient sous les voûtes ombraées ou serpente l'Ilm, en murmurant doucement. Dans le même temps, quelques lieues de là, d'autres hommes qui illustrèrent la science allemande, et l'élevèrent à une hauteur qu'aucun peuple n'atteignit jamais, se réunirent à l'université d'Iéna; c'était Schelling, Frédéric Schlegel, etc.

Le sceptre de l'intelligence avait passé de la France à l'Allemagne, à source de force torrent scientifique et littéraire qui s'épandit soudain sur le monde civilisé, à Weimar: le bassin qui la reçut, l'abrita fut cour ducal.

Tandis qu'à gauche un Rhin ou nivelait, à droite un exhausait. Ici qu'on dise, l'intelligence est l'ennemie narelle de l'égalité, par cela même qu'elle nœe et ne descend pas, qu'elle s'élève et ne s'aplatit pas; c'est une

(1) Le mot ne peut se traduire en français. Gemüth équivaut à esprit, âme, cœur; ou plutôt il comprend toutes ces idées. Pour l'exiger duement, il faudrait approfondir la philosophie d'usage allemand; quelques philosophes de ce pays risent nos facultés morales en esprit, âme et Gemüth.

pyramide, quelque large qu'elle soit à sa base, qui va toujours en diminuant d'espace et finit par un point. Quoi qu'on dise encore, une cour, par cela même qu'elle réunit les supériorités sociales, est le foyer d'attraction le plus propre aux supériorités intellectuelles. Il faut aux hirondelles un nid placé au sommet de l'édifice.

Mais au-dessus de tant de gloires auxquelles se rattache le nom de Weimar, la grande figure de Goëthe se dessina avec ses gigantesques proportions. Goëthe fut la personnification de tout le mouvement de l'époque. L'univers se reflétait dans son âme: son vaste crâne contenait toute la science dans le développement immense qu'elle venait d'acquiescer. Ses traits majestueux représentaient, pour ainsi dire, toute la beauté de formes que prit la littérature. Pareil à la statue de Minnon, lui aussi, colosse d'airain et de granit, rendait des sons harmonieux. De quelque côté qu'il ait le soleil de l'intelligence, Goëthe s'exhalait en records onctueux et sublimes. Les rayons de l'Orient lui portèrent sur des brises embaumées, le divin des Indes; les rayons du Midi firent éclore les élégies romaines, et toute cette Italie et cette Grèce qu'il transplanta en Allemagne; les rayons de l'Occident firent revivre en lui les chefs-d'œuvre de la scène française; enfin, lui-même, astre du Nord, absorba en soi toute la poésie germanique, tous les éléments passés et présents de la vie allemande, depuis Goëtz de Berlichingen et Faust, jusqu'à Werther et Wilhelm Meister. Soleil nouveau, il n'eut plus que des satellites; puissant des puissans, il fut salué roi, et la république des lettres devint en Allemagne monarchie absolue.

Schelling, qui fut longtemps pour la philosophie ce que Goëthe fut pour toute chose, dit à ses auditeurs en leur annonçant que ce grand homme n'était plus: "Monsieur, Goëthe est mort, nous sommes seuls." M. d'Ouvroff, qui prépare la Russie intellectuelle à de nobles destinées et qui fut l'ami de Goëthe, en parle en ces termes (1): "L'Allemagne, en perdant cet homme illustre, a perdu l'unique et le dernier de ses monarches littéraires, monarche élevé sur le pavois et de par le droit légitime du génie et de par l'accord unanime de ses compatriotes."

Or, les cartes de visites de ce pontife suprême de la noocratie (2) portaient ces mots: de Goëthe, conseiller intime actuel et ministre d'état de S. A. R. le grand duc de Saxe-Weimar.

Cet hommage rendu par le génie à la raison régnante de Weimar, et qui jette sur cette cour et cette ville un éclat immortel, n'a rien de surprenant. Goëthe comprenait que le pouvoir de l'intelligence et le pouvoir social ne devaient jamais être confondus ensemble, et que, en politique, l'un devait rester subordonné à l'autre. Ses adversaires l'accusaient d'avoir été courtisan; c'est une méprise grave; Goëthe donnait ainsi un exemple solennel du respect dû à l'ordre social. Les vrais hommes de génie ont toujours conservé et non détruit la société. D'ailleurs Goëthe fut l'ami du prince, qui eut pour mère la duchesse Amélie. Leurs âmes étaient faites pour s'apprécier réciproquement.

Charles-Auguste qui hérita des vertus militaires du prince Bernard, ce capitaine célèbre issu de la branche Ernestine de Saxe; Charles-Auguste, dis-je, pouvait tendre sa main royale à Goëthe, et Goëthe l'accepter avec orgueil. Car cette main tira l'épée et appela la patrie allemande à l'indépendance, alors que le vainqueur des peuples et des rois écrasait l'Allemagne sous les fers de son blanc cheval. Charles-Auguste sacrifia ses états et sa personne pour la cause de la liberté du monde, à l'époque où la Prusse, se mesurant toute seule avec l'étoile de Napoléon, se préparait à de glorieuses funérailles; à l'époque où la Russie n'avait point encore crié délivrance.

Après la bataille d'Iéna, la ville de Weimar fut témoin d'une scène que l'histoire redit avec attendrissement. Tandis que tout fuyait devant l'armée française qui marchait sur Weimar, la duchesse Louise, épouse de Charles-Auguste, ne quitta pas son château. Elle connaissait le ressentiment de Napoléon contre le duc, et prévoyant que la colère de l'Empereur livrerait la ville au pillage, elle attendit le tonnerre et comme la foudre de fer attend la foudre. Femmes, enfants, vieillards, se réfugièrent au château et s'établirent avec leurs bagages dans les vastes appartements de la résidence ducal. La princesse magnanime faisait porter des vivres aux uns, encourageait, consolait les autres; on eut dit saint Léon protégeant ses fidèles et bravant Attila. Napoléon vint. La dignité, le courage de la princesse, l'étonnement et fléchirent son courroux. Le duc fut épargné. Ici, à pareille occasion, les femmes de Weinsberg emportèrent leurs maris. La femme de Weimar emporta ses états.

Aujourd'hui trois tombes sont marquées de trois noms: Goëthe, Charles-Auguste, Louise. Voyageurs, allez à Weimar inclinez-vous devant ces pyramides de la Saxe.

(1) Voyez la notice sur Goëthe, lue à la séance de l'Académie impériale des sciences de Saint-Petersbourg, le 22 mars 1833, par M. le président de l'Académie, M. d'Ouvroff a été ministre de l'Instruction publique.
(2) Noocratie, pouvoir de l'intelligence. Ce mot a été créé par M. Lerminier, dans son cours de législation comparée.

Si le passé de Weimar a été brillant et radieux son présent est beau encore, et son avenir s'annonce pur et serein. La fille des Césars de Russie, la grande duchesse Marie et son pieux époux veulent au bien-être de cette contrée historique. Ils sont les anges gardiens de Weimar.

Le respect me ferme la bouche; j'éloge des vivans ressemble à la flatterie, et ce que j'aurais à dire y ressemblerait plus encore, car je ne dirais que la vérité. Voyageurs, interrogez les Weimariens; ils feront justice de mon silence. Mais je veux vous conter comment la petite ville offre toutes les ressources d'une capitale, moins 15 enois.

La cour Grand-Ducal (3) a conservé les habitudes de l'ancien temps, c'est toujours Versailles en miniature. Elle accueille tout ce que Weimar contient et tout ce que l'Europe lui envoie de distingué. Placée sur les grandes routes de l'Allemagne, Weimar a reçu tour à tour à son foyer hospitalier les célébrités des deux siècles et de tous les pays. C'est une lanterne magique où passeront toutes les idées couronnées de diadèmes ou de renommée, depuis Napoléon et Alexandre jusqu'à Byron et J.-J. Ampère, l'apôtre de la littérature du Nord et le plus allemand des Français, et il en passera encore bien d'autres, n'en doutez pas.

Peu de villes en Allemagne ont une société mieux choisie. Les femmes de Weimar semblent avoir dicté ce proverbe allemand: En Saxe, chaque arbre porte une jolie fille.

Les anciens ont donné la beauté pour attribut au génie. Weimar est même, à cet égard, une terre classique.

L'esprit de Goëthe a passé dans la société de Weimar; chacun en a pris sa part, et jugez si dans cette ville on est riche d'intelligence. Cette météorologie morale était réservée à ce pays privilégié. Hélas! hélas! ce qu'on nomme le beau monde dans les autres capitales, ne peut en dire autant. A Weimar le monde élégant est aussi un monde d'art et de science. Le faubourg Saint-Germain de ce petit Paris intellectuel publia quelque temps un journal littéraire contenant des articles allemands, français, anglais et italiens, dont les doctes collaborateurs portaient gants et rubans, étaient filles de ministres et de hauts barons, et comptant seize ou dix-huit ans. Les jeunes étrangers qui entendent les strophes de Mignon s'évanouir cadencées d'une de ces jolies bouches, perdent l'envie, je vous assure, d'aller demander aux gondoliers les beautés de Venise; et l'inuit échappé d'Oxford (car il en y'en a à Weimar) se polissant à la manière des héros d'Orphée, étudie l'allemand comme il n'a pas étudié le latin, et se présente très convenablement au château Grand-Ducal.

Puisque j'ai ambitionné la charge de cicérone dans ce musée de souvenirs harmonieux et de choses curieuses, je dois ajouter que rien ne manque à Weimar pour en faire un séjour de prédilection. La bibliothèque publique contient de précieux manuscrits, entre autres la bible de Luther écrite de sa main. Un cabinet de lecture, digne de Paris, livre aux amateurs les meilleurs journaux de l'Europe. Le théâtre où se formeront des artistes renommés en Allemagne, sous la direction d'Ilford et de Goëth, rivalise jusqu'à présent avec les théâtres des grandes villes. On y entend quelquefois des opéras de Rossini en italien, et Hummel est à la tête de l'orchestre. Des sociétés et des établissemens scientifiques et littéraires méritent l'attention des savans et des artistes; je citerai l'institut géographique de Bertuch.

Enfin, il y aurait un livre à faire si l'on voulait rétablir tout ce que j'ai omis, si l'on voulait parler d'une autre ville Grand-Ducal qui nomme Luther, comme Weimar nomme Goëthe. Eisenach représente le moyen-âge de ce pays. Là Wartburg vous montre la tache d'encre que Luther laisse à la muraille en lançant son encrier contre le diable en personne; elle vous montre les armures des preux ducs et chevaliers de la Thuringe, et les peintures qui retracent les miracles de sainte Elisabeth, autrefois dame souveraine de ces lieux.

Goëthe fut un véritable microscame; il résuma le monde; il en fut le temple. Weimar fut le temple de Goëthe. Rien ne se passa dans la sphère intellectuelle sans que Goëthe, n'y plaçât son mot. Depuis bien des années aucun grand fait social, philosophique ou littéraire, ne retentit dans l'histoire sans que le nom de Weimar ne vibre d'échos en échos.

Le prince ELIM METSCHERSKI.

(3) On sait que les états de Weimar ont été érigés en grand duché depuis le congrès de Vienne.